

PRADEAU Auguste Eugène

Né le 2 novembre 1892 à Villeneuve-Saint-Georges.
Célibataire, cultivateur.

Soldat du 168^e Régiment d'Infanterie.

Déclaré « tué » le 30 septembre 1915 à Servon (Marne) par décision du Tribunal civil de Corbeil le 26 décembre 1918 (le corps n'a pas été retrouvé et ne figure sur aucune liste de prisonniers français internés en Allemagne).

Plus probablement, il a disparu le 25 septembre 1915.

Mort pour la France à 23 ans.

La bataille de Champagne évoque symboliquement un dessein, vite abandonné, de retour à la guerre de mouvement, et une libération relativement importante de terres françaises. Du point de vue technique, elle marque une étape bien déterminée de la guerre.

Ce fut la première fois qu'on vit donner tant de valeur à la préparation d'artillerie. Jamais non plus on n'avait remué autant de terre pour procurer aux troupes d'assaut de propices emplacements de départ.

Côté allemand, dans l'immense plaine aride et crayeuse coupée de bois, *le général Von Einern*, a organisé le terrain en deux zones de défense: la première présentant de trois à cinq lignes de retranchements séparées par des réseaux barbelés ; la seconde, à 4 kilomètres en arrière, moins puissante mais établie selon le perfide procédé de la contre-pente, est reliée à la première par des tranchées en tous sens.

Le 168^e R.I. monte, **vers le 15 septembre**, dans son futur secteur d'attaque, devant la route de Saint-Thomas, vers Servon-Binarville (Marne).

Pendant huit jours, les soldats exécutent des travaux d'approche, creusant la nuit des parallèles à 150 mètres de l'ennemi.

L'offensive commence le 22 septembre, la préparation d'artillerie, formidable et incessante, plongeant les Allemands dans la stupeur et l'effroi.

Elle broie d'abord à grande distance les bivouacs de cantonnement et les bifurcations de voies ferrées. Puis, sous la pluie de nos projectiles, l'ennemi voit sa première position anéantie et tout ravitaillement lui devient impossible. Pendant soixante-quinze heures, sans arrêt, et par cent mille, nos obus écrasent tranchées, abris, boyaux, fils de fer et défenseurs.

Dans un secteur de cent mètres de largeur sur un kilomètre de profondeur, il est tombé 3600 projectiles par heure.

Le 23 septembre, les bataillons du 168^e régiment occupent leurs emplacements de départ.



Ce jour, un ordre du jour du Généralissime demande à nos soldats «*D'y aller à plein cœur pour la délivrance de la Patrie et pour le triomphe du Droit et de la Liberté. Votre élan sera irrésistible*», dit-il. «*Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose. Vous ne lui laisserez ni trêve, ni repos, jusqu'à l'achèvement de la victoire.*»

Malheureusement, dans la nuit du 24 au 25 septembre, le ciel s'emplit de gros nuages et des torrents d'eau vinrent délayer cette terre molle et blanchâtre de la Champagne.

Dans ces conditions, **le 25, à 9 heures, l'attaque commence**. La Main-de-Massiges et la butte du Mesnil, constituent de véritables forteresses avec abris blindés, à l'épreuve des projectiles les plus puissants, et avec communications souterraines. Au sortir des parallèles de départ, les vagues d'assaut successives n'étaient séparées que par un intervalle de cinquante à cent mètres.

Le régiment part d'un seul élan ; les trois premières lignes ennemies sont nettoyées et franchies par les 2^e et 3^e bataillons : en quelques heures une avance de deux kilomètres en moyenne est réalisée sur le front par le 168^e.

Mais sur la droite de l'attaque, il n'en est pas de même...



Le 1^{er} bataillon est en butte au tir de nombreuses batteries lourdes et de mitrailleuses. **Gradés et hommes tombent en masse** ; il ne reste bientôt plus que des groupes sans cohésion et sans soutien.



Secteur de Massiges, septembre 1915, cadavres français

Les Allemands contre-attaquent, de flanc et de face.

Le Caporal JOLIVET, de la 9^e Compagnie, entouré par les Allemands, bondit sur deux d'entre eux qu'il assomme à coups de crosse, se fraie un passage jusqu'au peloton de réserve, l'alerte, et lui permet ainsi de contre-attaquer.

Nos bataillons se défendent vaillamment, mais sous la poussée incessante, les débris des bataillons épuisés, sans cadres, sont forcés de lâcher le terrain conquis. **Ils se replient.**

Le soir, il manque à l'appel le colonel, 2 chefs de bataillons, 47 officiers et plus de 1.100 hommes.

Grâce au sacrifice du 168^e R.I., les hauteurs de Massiges ont été enlevées à l'ennemi.

Dès le 26, le régiment, complètement désorganisé, est relevé de Champagne et se rend dans la région de Francheville-Jaillon (Meurthe et Moselle).

Il est mis au repos et reçoit d'importants renforts.